

L'ŒUVRE DE GEORGES CANGUILHEM

*Entretien de Guy Bruit et Gabriel Gohau
avec Yves Schwartz**

Gabriel Gohau – Le premier volume des *Œuvres complètes* de Georges Canguilhem vient de paraître chez Vrin. C'est un ouvrage de plus de 1000 pages et cinq autres volumes sont annoncés. Titré *Écrits philosophiques et politiques 1926-1939*, il se compose d'un recueil d'articles courant sur ces treize ans, accompagnés d'une brochure sur Le fascisme et les paysans et d'un *Traité de logique et de morale* rédigé avec Camille Planet. Le volume est précédé d'une préface de Jacques Bouveresse, d'une présentation de vous-même, intitulée «Jeunesse d'un philosophe» et d'une introduction de Jean-François Braunstein, titrée «à la découverte d'un Canguilhem perdu». Vous êtes, avec Braunstein, par conséquent, un des deux directeurs de la publication. Pouvez-vous nous résumer brièvement l'histoire de cette entreprise ? Quels en sont les artisans ? comment a-t-elle pris forme ?

Yves Schwartz – Je savais que depuis un certain temps, je ne puis vous dire combien, l'idée d'une publication des œuvres complètes était dans l'air. Je connaissais aussi les conditions, c'est-à-dire qu'on ne pouvait éditer que des œuvres publiées ou admises comme publiées de Canguilhem, Madame Canguilhem, après la mort de son mari, avait, avec ses enfants, pris la décision de proposer à la maison Vrin une édition de ces *Œuvres Complètes* et avait désigné Bouveresse pour veiller à la mise en œuvre. C'est ainsi que ce dernier a présidé le Comité Scientifique qui s'est ensuite réparti la tâche entre ses membres. Bernard Canguilhem, porte-parole des ayants droit a représenté la famille au sein de ce comité et sa participation, ses contributions ont été extrêmement précieuses à tous.

Dans ces conditions assez strictes, les choses ont pour le moins traîné. Un élément déclenchant – a-t-il été décisif, je ne sais – fut l'intervention d'un de mes jeunes doctorants qui est depuis devenu docteur, Xavier Roth. Il a découvert le *Traité de logique et de morale* de 1939, que plusieurs élèves de Canguilhem connaissaient déjà malgré sa diffusion confidentielle, mais qui n'avait guère donné lieu à commentaires. Enthousiasmé, il a voulu en faire une édition. A ce moment là j'ai pris contact avec Jacques Bouveresse. J'ai pensé qu'il fallait éviter de faire double emploi et que ce serait mieux que cette

* Professeur à l'Université de Provence.

édition du *Traité* trouve sa place dans le cadre des œuvres complètes. Je crois que c'est ce qui a mis en chantier le projet. Nous avons constitué un comité scientifique dont Bouveresse a été le responsable, et à la formation duquel j'ai participé. J'ai notamment suggéré qu'on y inclue le plus possible notre ami Camille Limoges, que vous connaissez bien. Il était bien sûr impensable de faire quelque chose sans Camille. Le comité a été d'accord et il s'est réuni régulièrement pour mettre en chantier la publication.

G. G. – Camille Limoges avait dès 1994 fait une bibliographie de tous les ouvrages de G. Canguilhem et notamment des articles anciens que la plupart des gens ignoraient. Vous rappelez la nécessité de ne pas publier les inédits, notamment les choses inachevées, dont Canguilhem n'aurait pas aimé qu'elles soient offertes au public. Ces inédits sont d'ailleurs conservés avec les œuvres publiées au CAPHES à l'École Normale Supérieure de la rue d'Ulm. S'y trouvent notamment un traité de psychologie, 203 feuillets, peut-être de Planet, et un manuel de philosophie de 1931-32, de 257 feuillets.

Y. Sch. – C'est ça. Les inédits sont consultables mais non publiables. Ils sont tout à fait disponibles. La bibliothécaire attend tous les chercheurs avec des cartons très bien rangés. C'est un outil très utilisé par les différents protagonistes.

G. G. – Comme moi, vous avez entendu répéter que l'œuvre de Canguilhem commençait avec la publication de son *Essai sur quelques problèmes concernant le normal et le pathologique*, en 1943. Or vous publiez des œuvres philosophiques et politiques qui s'arrêtent en 1939 (1926-1939). En fait on a 1000 pages antérieures à la guerre. Pouvez-vous nous dire, quelle est, en gros, l'architecture de ce volume, son contenu ?

Y. Sch. – On peut dire que c'est un peu le Canguilhem inconnu, ou le « Canguilhem avant Canguilhem » comme avait dit Jean-François Braunstein. Il y avait quand même quelques personnes qui connaissaient certaines parties de l'œuvre éditée jusqu'à 1939. Et, notamment, bien sûr, Camille Limoges qui en avait fait une bibliographie, pas complète parce que le « drame », avec Camille Limoges, c'est qu'il n'arrête pas de trouver de nouveaux textes ! Il m'arrive de lui dire : arrête-toi parce que sinon c'est sans fin. Heureusement il continue, il parcourt la France, c'est formidable, il a une admiration, un respect, que je comprends bien, pour ce personnage,

qui l'avait accueilli venant du Québec et avait dirigé sa thèse. Et puis Jean-François Braunstein avait écrit cet article dans la *Revue d'histoire des sciences* sur « Canguilhem avant Canguilhem ». Moi, personnellement, je ne connaissais de cette époque que son « Descartes et la technique », de 1937, un texte pour moi exceptionnel. Mais globalement, je pense que ce premier volume, c'est quand même une surprise, à beaucoup d'égards : devant la masse de pages publiées, mais aussi devant tout ce que cet ensemble exprime philosophiquement.

G. G. – Oui, il y a cette surprise, en tout cas pour moi. Par exemple son attitude vis-à-vis du marxisme. Je ne m'attendais pas qu'il fasse l'éloge du fascicule de Georges Politzer, publié sous un pseudonyme, qui éreinte Bergson. C'est vrai qu'il changera ensuite d'avis sur Bergson. Est-ce que vous pouvez nous éclairer sur le sujet.

Y. Sch. – Il y a là en effet bien des aspects à éclairer, l'attitude de Canguilhem vis-à-vis du marxisme, et puis par rapport à Bergson. Mais c'est à intégrer dans cette surprise d'ensemble : le Canguilhem qui apparaît dans ce volume, est un Canguilhem extrêmement engagé dans la lignée d'Alain. Extrêmement engagé, avec un souci de ne s'en laisser accroire par rien du tout, un engagement qui s'appuie sur une culture fantastique, mais qui revient sans cesse sur une exigence d'égalité, de justice, parce que l'universel est en chacun de nous. Il y a beaucoup de textes là-dessus. Pour le marxisme, c'est tout au long, qu'il lui manifeste indiscutablement une sympathie, et une sympathie qu'on peut dire croissante jusque, à mon avis, Le fascisme et les paysans. Ce point est en débat entre les membres du comité. Certains tendraient à minorer cet intérêt et cette sympathie pour le marxisme ; moi, je pense qu'elle est indiscutable au delà de l'éreintement de Bergson par Politzer. Il y a beaucoup de textes qui mentionnent Marx avec sympathie. Il signale René Maublanc...

G. G. – Il était membre de l'UR ! Il parle aussi de Georges Cogniot, de Marcel Prenant...

Y. Sch. – Tout à fait. Pour synthétiser, je pense qu'il est favorable en deux sens : du point de vue tout simplement des valeurs de justice, il y a cet élément d'universalité dont je parlais, la justice. Marx est un homme qui parle de la misère des hommes, des prolétaires, G.Canguilhem y est très sensible. Et, second aspect, il parle souvent de son intérêt pour la « méthode » marxiste. C'est plus ambigu. La méthode pour lui, c'est ce qu'il appelle la méthode matérialiste, c'est,

contre une lecture idéaliste de la réalité sociale, le renvoi aux conditions matérielles de la vie sociale. Là il y a un débat passionnant. Il est très informé de la géographie qui doit vous intéresser tout particulièrement en tant que géologue. La géologie, la géomorphologie m'a beaucoup intéressé autrefois. Il y a l'exemple du texte sur « Les causes du suicide » (p.375 sq) où il cite d'une manière très favorable les travaux de Maurice Halbwachs. Il considère que l'école de Strasbourg, ce qu'on va appeler l'école des Annales, est, il ose le dire, « marxiste » (p.379)... Cela se discute, certes, mais ce que Canguilhem veut dire, je crois, c'est que cette école renvoie bien les gens à leurs conditions de vie ; ce qui l'intéresse c'est la théorie des genres de vie. Et là, cette « méthode matérialiste » prend ses distances avec toute démarche simpliste : commentant Vidal de la Blache, il dit que « la géographie humaine est la science des lieux modifiés par l'action humaine » (note 2, p.379 de J.F. Braunstein, voir aussi la présentation de M. Camelli) . Ça, c'est très intéressant, on voit cela dans plusieurs textes et dans *Le fascisme et les paysans*. La méthode à mon avis c'est ça.

G. G. – Oui, d'ailleurs, j'ai relevé quelque part à propos de Marx qu'il est préférable d'utiliser un auteur que de le prolonger. J'ai l'impression que Marx l'intéresse, mais que la vulgate marxiste des années 30 l'intéresse un peu moins.

Y. Sch. – Il dit très nettement qu'il est contre l'esprit de parti, ça c'est l'élève d'Alain. Au-delà il y a l'idée que ce n'est pas une doctrine qui fait progresser l'avenir humain. C'est quelque chose de très profond chez Canguilhem, ce qu'on peut appeler chez lui le « progressivisme » (rien n'est donné en valeur, ni dans le présent, ni dans le futur, c'est à nous de le trouver et de le construire) et en cela, oui, il critique le marxisme. Il y a cette ambivalence, mais il y a quand même une très grande sympathie. Je dirai aussi qu'il y a une question qui me tracasse, moi qui suis passé par Normale Sup et Louis Althusser : qu'est-ce qui s'est passé après ? Après : quand Canguilhem a vu débouler vers lui ces jeunes normaliens complètement fascinés par Althusser et le marxisme (d'Althusser) et qui venaient se mettre en apprentissage de son enseignement, quasiment « missionnés » par lui (L. A.). Canguilhem a accepté ça, sans commentaire, je crois, à la fois je pense flatté et perplexe, alors même que son ambivalence à l'égard du marxisme s'était sans doute approfondie...

G. G. – A ce propos, j'aime beaucoup la préface à *Idéologie et rationalité* où il note comment ses successeurs (Althusser ou Foucault)

ont repris sa pensée, en l'accentuant. C'est le sens de l'entretien que j'avais fait pour RP. Et Bergson ? Parce qu'après il va se rapprocher de Bergson. Ce qui m'a surpris aussi c'est cet autre personnage dont il dit beaucoup de bien : Le Senne. J'avoue que je n'imaginai pas qu'on puisse dire du bien de Le Senne : c'est un idéaliste, et un chrétien, et il le traite avec beaucoup de considération.

Y. Sch. – Ça fait partie des surprises de ce volume. Je connais moins Le Senne, mais ce qui est très important pour Canguilhem, c'est tout ce qui concerne les valeurs chez Le Senne. C'est en cela je crois qu'il est très sensible à Le Senne. Et puis c'est bien Le Senne qui parle du philosophe comme « professeur d'unité » ; c'est le sens de la mise en ordre que doit faire le philosophe. Là je pense que c'est une appréciation transversale chez Canguilhem.

G. G. – Les valeurs, effectivement sont une chose essentielle. La prééminence des valeurs sur les faits. Quand il deviendra l'historien des sciences que nous avons connu, il ne cessera de critiquer les faits, le fait brut. De ce point de vue là effectivement il se rapproche ensuite comme on sait de Bachelard. Mais finissons sur Bergson d'abord.

Y. Sch. – Qu'on me permette de citer un colloque très intéressant qui a eu lieu en Novembre dernier à Clermont-Ferrand (ville chargée d'histoire, quand on parle de Canguilhem), organisé par un doctorant, Bertrand Nouailles, autour de Bergson et Canguilhem. Il y a eu plusieurs interventions, dont celle de Xavier Roth que j'utilise aussi pour ces questions. Oui, pour cette période couverte par ce premier volume il n'y a pas un Canguilhem homogène. Certes, je crois qu'il y a des postures philosophiques transversales ; c'est le cas notamment de ce que j'appelle la « posture matières étrangères », je crois que ça traverse toute sa vie. Mais c'est vrai qu'entre sa publicité faite dans les *Libres Propos* à l'éreintement de Bergson par Politzer et l'éloge de Bergson, son commentaire de 1943 sur le chapitre 3 de *L'évolution créatrice*, il y a un changement d'attitude très net à l'égard de Bergson, et qui ne concerne pas seulement sa conception, qu'il développera plus avant, de l'activité technique. Je crois qu'entre 39 et 43 Canguilhem est en train de penser l'activité synthétique de l'esprit humain dans un cadre plus large : l'activité synthétique qui caractérise le rapport du vivant au milieu qui va être fondamental à partir du Normal et (du) pathologique. Il y a une prééminence de l'exigence vitale, et dans l'activité humaine c'est la vie en général qui lui importe. Bergson permet en quelque sorte de repositionner l'entendement, ce qu'à ce moment-là

il appelle l'activité d'analyse de l'esprit humain, qu'il va distinguer de la synthèse à partir du *Traité de logique et de morale*. Ça veut dire que l'entendement, le rationalisme, l'activité analytique, est quelque chose qui est toujours en retard par rapport aux anticipations de la vie. Donc, par exemple, quand Bergson parle de mathématiques, de logique, de la quantité, de la mesure, comme des après-coups, de l'entendement comme détente, comme défaite de la vie, toutes ces caractéristiques de l'entendement sont des après-coups qui supposent les anticipations de la vie. Bergson est sans doute à cette époque-là, entre 39 et 43, le seul philosophe qui lui permet d'étayer le refus d'une conception moniste de l'esprit et de laisser place à ce qu'il est en train de découvrir, c'est-à-dire l'activité (synthétique) de la vie qui va ensuite poser des problèmes que l'entendement tentera de résoudre.

G. G. — Vous avez parlé des matières étrangères. On sait, avec *Le normal et le pathologique*, quand il reprend ce terme, qu'il va utiliser ces matières étrangères pour sa réflexion. Il va rester philosophe, mais en travaillant sur un matériau qu'il choisira comme étant celui de la médecine, et c'est là qu'il devient l'historien des sciences. Est-ce qu'on voit apparaître dans ce volume des propositions sur ces matières étrangères ? A un moment il a parlé des techniques. Vous avez été sensible à l'intérêt qu'il portait déjà aux techniques pendant les treize années qui ont précédé la guerre.

Y. Sch. — C'est vrai que les techniques ont joué un rôle important ; aussi bien Camille Limoges que J.F Braunstein et X.Roth l'ont souligné. D'ailleurs j'ai mentionné ce texte de 1937 sur « Descartes et la technique » qui m'a beaucoup aidé dans ma propre trajectoire. Je pense en effet que c'est un champ de réflexion qui l'a amené à se décaler par rapport à cet esprit originairement puissance de jugement hérité de la tradition d'Alain, Lagneau et Kant. L'activité technique, c'est déjà d'une certaine manière, une synthèse spirituelle, comme il le dit dans « Activité Technique et Création », et cela a été en effet fondamental en cette période. C'est sûr que la technique anticipe la pensée, c'est finalement déjà spirituel par rapport à la perception comme forme de synthèse. Donc c'est vrai que la technique ne rentre plus très bien dans la synthèse qui est en même temps jugement de valeurs au sein de la tradition philosophique qui l'a jusque là nourri. D'où son rôle important. Mais — ça c'est mon interprétation — je pense que la question des matières étrangères, est quelque chose de plus profond. La technique l'illustre mais c'est cette exigence d'instruction par les matières étrangères qui pour moi est le fil rouge de toute son attitude

face à la vie, à ses semblables, à la philosophie. Il y a cette idée — ce ne sont pas mes termes à moi, mais bien des termes qui sont transversaux chez Canguilhem même si le concept d'activité n'est pas vraiment thématiqué chez lui qu'un savoir antécédent ne peut anticiper des choix nouveaux de vie, des valeurs nouvelles que l'activité humaine repropose en permanence. Donc il y a une nécessité pour l'humain, pour sa puissance de conceptualiser, de se mettre en apprentissage de ce que l'activité humaine ne cesse de recréer. C'est ce que j'appelle la posture «matières étrangères». Et ça je le trouve dès les premiers textes... et cette disposition on la trouve, je crois, tout au long. Qu'est-ce que peut être une connaissance, un savoir conceptuel, dès lors qu'il y a toujours l'activité humaine qui vous repropose des problèmes ; et la santé ce n'est sans doute pas autre chose que cette capacité de reposition. Voilà, c'est mon interprétation.

G. G. — Est-ce qu'il devait rencontrer Bachelard ? Dans ces textes-là on a le soupçon qu'effectivement il arrivera à Bachelard.

Y. Sch. — C'est une question intéressante, je n'ai pas de réponse catégorique, cela me fait réfléchir. Il en parle dans le *Traité de logique et de morale*, avec cette expression de psychanalyse de la connaissance scientifique. C'est vrai. Je ne sais pas quelle arrière-pensée vous avez en posant cette question, mais pour moi le rapport Canguilhem-Bachelard n'est pas absolument évident. J'ai étudié Bachelard quand j'étais tout jeune, avec l'aura qui l'entourait, et je ne le regrette pas ! Mais depuis, bien que ce soit un très grand personnage, je n'ai pas tellement eu l'occasion de le travailler. Mais je me suis beaucoup intéressé à l'histoire, à la technique, au travail, et cette dimension-là n'est pas très présente chez Bachelard. Je crois que dans les articles de Canguilhem sur Bachelard il dit que celui-ci parle d'un moi psychologique et en quelque sorte d'un sur-moi au niveau des travailleurs de la preuve, un « moi d'existence et un moi de surexistence ». Mais ce moi psychologique, si l'on veut rendre compte de l'histoire des savoirs, ne faut-il pas l'ancrer dans les institutions (scientifiques, politiques, économiques), dans la vie sociale, dans les philosophies où la science n'est pas encore ce lieu où oeuvrent des travailleurs de la preuve. Ce terreau, nourricier et obstacle à dépasser, à partir duquel vont s'usiner les sciences, c'est tellement riche, tellement problématique chez Canguilhem ! Tout cela, ce n'est pas présent chez Bachelard.

G. G. — Quand Canguilhem reprend l'idée que tout savoir authentique est une rectification de l'erreur, dans un passage de

Connaissance de la vie, il est complètement bachelardien. De même quand il adopte dans sa *Formation du concept de réflexe* le terme de phénoménotechnique.

Y. Sch. – Oui, mais là justement la lecture du *Traité de logique et de morale* me permet de mieux comprendre l'intérêt de Canguilhem pour Bachelard, parce que cette histoire de rectification si importante chez Bachelard est exactement déjà dans le *Traité*, dans la mesure où il dit que l'analyse ne crée rien par rapport à la perception, par rapport aux anticipations, aux synthèses spontanées, elle doit les rectifier, les soumettre à des métriques. C'est là la question de ce que j'appelle « l'altérité énigmatique » de ce qui n'est pas la science par rapport à la science, celle de la reconnaissance des anticipations de la vie, une question qui n'arrête jamais de se poser. On trouve le même souci chez Bergson.

G. G. – Canguilhem a-t-il assimilé en 1939 la question de la formation de « l'esprit scientifique » ?

Y. Sch. – Sa démarche est indépendante. Il a été encouragé mais, je crois, pas vraiment inspiré par Bachelard. Et je ne sais pas bien ce qu'il doit à Camille Planet pour le *Traité de logique et de morale*. Pour Canguilhem à ce moment le travail de l'esprit est double : la synthèse est première, et puis il y a les urgences de la vie d'où découle la nécessité d'une puissance de rectification. Là Bachelard l'a encouragé. Mais là où Canguilhem essaie de comprendre comment lier toutes les activités humaines, si hétérogènes dans leurs valeurs, ce n'est pas à mon avis une préoccupation centrale qu'on pourrait trouver chez Bachelard.

G. G. – Malgré tout c'est à Bachelard que se réfèrent Althusser, Foucault, avec la coupure épistémologique...

Y. Sch. – La notion d'obstacle épistémologique ne me paraît pas un concept fondateur chez Canguilhem. Le vrai lien entre eux, c'est la rectification. Il ne faut pas exagérer la question de la coupure. Regardez ses travaux sur le réflexe : ce qu'il montre, c'est que les philosophies nourrissent les avancées scientifiques qui vont ensuite devoir se déconnecter de ces philosophies. Il ne dit pas qu'il y a une « coupure épistémologique ». Le mouvement d'articulation de ces hétérogènes est inévitable et leur désarticulation progressive un des secrets de l'histoire des sciences.

G. G. – Parlons maintenant de la politique qui occupe une place importante dans ce volume.

Y. Sch. – C'est en effet une question majeure dans ce volume. Canguilhem se situe d'abord dans la lignée d'Alain pacifiste. Il faut voir quel est son engagement dans les *Libres propos*. Il est alors, a-t-on pu dire, le meilleur élève d'Alain. Puis il y a séparation, une sorte de rupture avec Alain. A quand cela remonte-t-il ? Comment cela s'est-il produit ? Il y a bien sûr la montée du fascisme, l'influence d'Aron, de Cavaillès (reçu à l'agrégation la même année que lui). Il participe alors au Comité de Vigilance des intellectuels antifascistes. Un comité qui au départ est marqué par une certaine ambiguïté : tous ses membres ne sont pas forcément hostiles à l'Allemagne hitlérienne ; certains limitent leurs préoccupations à la France. A Toulouse, Canguilhem a fréquenté le libraire Bruno Trentin qui a dû l'influencer fortement aussi. Alain est alors apparu comme le porte-parole d'un clan, un peu refermé sur lui-même, un peu isolé des autres mouvements ; et il faut rappeler que certains de ceux qui étaient dans la lignée d'Alain ont vu leur pacifisme les conduire à la collaboration. Un passage du « je » au « nous » s'est alors opéré comme le dit bien Michele Cammelli dans sa présentation du *Fascisme et les Paysans*. Jusqu'en 1936, c'est « je pense » ; après, avec ce texte, il y a un basculement vers le « nous » qui vient de la nécessité d'une action collective.

Guy Bruit – Canguilhem a prononcé en 1967, à Strasbourg, un discours d'hommage à Cavaillès, en 69 une « commémoration » à l'ORTF, et en 74 un discours à la Sorbonne. Ce qui m'a frappé à la lecture, c'est ce qui m'a semblé une idée force : pour Canguilhem l'engagement de Cavaillès dans la Résistance est logiquement lié à sa philosophie, il découle directement de ses principes philosophiques. En diriez-vous autant pour ce qui est de l'engagement de Canguilhem dans la Résistance ?

Y. Sch. – Oui, Canguilhem se réfère à un spinozisme de Cavaillès. Mais est-ce la même démarche ? Humainement le fascisme est inacceptable. Le nazisme s'oppose absolument à l'universalisme qui est celui de Canguilhem. Mais ce qu'il faut comprendre, c'est que, pour Canguilhem, le totalitarisme est un blocage de la vie. La pensée n'est plus possible. La santé ne l'est plus non plus : est en jeu la conception même de la santé chez Canguilhem. Son attitude est à rapprocher d'un texte qu'il a écrit, en 1947, sur le taylorisme, à propos d'un ouvrage de Georges Friedman (« Milieux et normes de l'homme au travail », dans

les *Cahiers Internationaux de Sociologie*). La stricte observance du taylorisme, ça ne peut pas marcher parce que c'est invivable, à proprement parler. Le fascisme et le taylorisme, sans bien sûr aucun amalgame, entretiennent le même rapport à la pensée, à la santé, à la vie. Vous voyez, au fond, la démarche de Canguilhem n'est pas, je crois, exactement la même que celle de Cavailles.

G. G. – L'attachement de Canguilhem à la campagne est quelque chose sur quoi il insiste souvent, parfois en rajoutant un peu. Dans son premier texte du volume, répondant à un questionnaire il signe «Languedocien. Elève à l'École normale supérieure pour préparer l'agrégation de philosophie. Le reste du temps, à la campagne, à labourer» Vous dites d'ailleurs qu'il aurait pu plutôt choisir la géographie agricole que la médecine comme objet d'étude.

G. B. – Il y a dans le volume une très belle photo de Canguilhem poussant une charrue attelée à deux bœufs magnifiques.

Y. Sch. – Le texte sur les paysans (introduit dans le présent volume par Michele Cammelli) s'enracine dans une connaissance réelle de la petite paysannerie. La mise en valeur de la terre renvoie chez lui à un patrimoine de compétence et d'intérêts familiaux. Il vient d'un intérêt fort aussi pour les techniques en général et particulièrement pour les techniques de la terre. Canguilhem aurait pu choisir la géographie, humaine et physique, et non la médecine. Il a été tenté par ce choix. La relation au milieu, à la terre, est pour lui fondamentale, et cela depuis des millénaires. On parle de son intérêt pour les techniques : certes, mais dans l'histoire de l'humanité durant des milliers d'années, l'agir technique se développe exclusivement dans l'axe des rapports à la nature et progressivement de la production agricole. De ce fait, même s'il en rajoute un peu sur sa rusticité languedocienne, l'attachement aux modes de vie campagnards n'est pas artificiel. Cette relation, si importante pour lui, nourrit sa réflexion sur ce qui différencie le paysan de l'ouvrier. Cela apparaît dans le texte si intéressant déjà évoqué, sur les causes du suicide. Il y a un certain rapport du paysan à la nécessité : sa survie dépend d'éléments qu'il ne contrôle pas, les aléas de la terre, la météorologie... L'ouvrier, lui, vit dans un monde où tout a déjà été créé par l'homme ; il a, dit Canguilhem, un rapport directement polémique à la vie sociale.

G. B. – Ce premier volume ne nous montre-t-il pas un homme, un intellectuel, qui se cherche, qui emprunte des voies qui n'étaient

peut-être pas prévisibles ?

Y. Sch. – Je ne dirais pas les choses comme ça. A l'origine Canguilhem est un philosophe, un jeune philosophe engagé, et soucieux de ne rien ignorer de ce que produit la culture, la vie politique et sociale de son temps ; c'est ce que montre ce premier volume. C'est un peu le concours des circonstances qui lui a fait écrire des textes d'histoire et de philosophie des sciences. On peut dire que la rencontre avec Bachelard a été aléatoire : il fallait remplacer Bachelard à la Sorbonne ; Canguilhem lui a succédé. Mais ces aléas ne doivent pas masquer ce qui est essentiel : pour Canguilhem il ne faut jamais oublier l'activité humaine, la témérité de la vie ; et ce qu'il faut, c'est essayer de voir comment tout cela se noue avec des conceptualités rigoureuses. C'est là où sa « spécialisation » dans l'histoire des sciences, à quoi on l'a ensuite identifié, prend tout son sens philosophique. C'est au travail d'élaboration de ces conceptualités, conceptualisations, concepts, issus d'exigences dont les valeurs sont tout autres que Canguilhem s'est attelé toute sa vie et c'est ce travail qui en fait l'unité philosophique.

G. B. – Un jours où j'allais de la rue Saint-Jacques à la place de la Sorbonne en prenant la galerie située en face du lycée Louis-le-Grand, passage aujourd'hui interdit par le Rectorat, un résultat de certificat de licence affiché sous une vitrine m'avait frappé : « Admis : néant. Signé : Canguilhem ».

Y. Sch. – Oui, c'était un personnage passionné, parfois avec violence. Derrière « le père fouettard du concept » (l'expression est de moi), il y a un homme philosophiquement engagé. Son parcours philosophique a une histoire, depuis sa jeunesse marquée par un certain spiritualisme jusqu'aux interrogations que lui pose le « Qu'est-ce que vivre ? », en passant par l'engagement antifasciste et la Résistance au péril de sa vie. À travers tout cela et tout au long une exigence fondamentale : penser juste.